

## Jean Bollack

In Memoriam

André Laks

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/philosant/895>

DOI : 10.4000/philosant.895

ISSN : 2648-2789

### Éditeur

Éditions Vrin

### Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2013

Pagination : 5-7

ISBN : 978-2-7574-0591-8

ISSN : 1634-4561

### Référence électronique

André Laks, « Jean Bollack », *Philosophie antique* [En ligne], 13 | 2013, mis en ligne le 01 novembre 2018, consulté le 09 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/895> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.895>

---



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International  
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

## JEAN BOLLACK IN MEMORIAM

André LAKS

Jean Bollack est mort le 4 décembre 2012, à l'âge de 89 ans. C'était un philologue, et un personnage, hors norme, comme il les aimait, et comme ceux qui l'ont connu l'ont aimé. Une façon, paradoxale sans doute, de fixer sa norme à lui, est de dire de l'écriture ce que Léonard disait de la peinture : *è cosa mentale*. Ce qui signifie que les textes ne sont pas ce pour quoi on les considère souvent, documents ou expressions. Lus par Jean Bollack, ils étaient toujours la trace de la distance prise par un sujet qui, toujours lecteur lui aussi, *refaisait* : « réfection » était son mot. Cela ne valait pas seulement pour les grandes œuvres, mais aussi bien pour des productions généralement moins prisées, telle la doxographie, dont il savait montrer et exploiter les richesses. Hors norme : en 1973, qui est l'année où je l'ai connu, il consacrait son séminaire de maîtrise au manuel d'Aétius. C'était alors possible à Lille, une université tout à la fois importante (avec une bibliothèque qui, sans être l'égale d'autres, bénéficiait d'un fonds hérité de l'histoire) et défavorisée, socialement et institutionnellement (c'était souvent, pour une partie du corps enseignant, le ticket vers Paris). Jean Bollack préférait les marges au centre, non pour la marginalité – il n'a jamais cessé de lutter pour la reconnaissance – mais pour la liberté qu'elles offrent. Le Centre de recherche philologique qu'il a fondé à Lille, et qui a donné son nom à une « école », fut, pour un temps suffisamment long pour être représentatif, un lieu de débat et d'inventivité sans égal.

« C'est finalement assez simple. » « Ce que nous faisons est finalement assez humble. » Ces deux phrases de Jean Bollack ne sont pas de celles, je pense, qu'il écrivit (mais peut-être). C'était rue de Bourgogne, alors que nous parlions de la lecture – lumineuse – qu'il avait donnée, quelques jours auparavant, d'un poème de Celan dans le cadre d'un séminaire sur Celan et les Grecs animé par Vicky Skoumbi. Ces deux phrases m'avaient frappé. La simplicité, et moins encore l'humilité, ne faisaient pas partie de l'horizon du travail de Jean Bollack, que celui-ci fût individuel ou collectif, ni sans doute de sa personnalité. L'humilité, c'était pour lui la soumission, la hiérarchie, la mauvaise foi, le chafouin. Il la détestait, pour sa fausseté. Et la simplicité était, avant tout, un obstacle herméneutique dont il fallait se

garder, comme Schleiermacher le dit, à sa manière, de la compréhension immédiate. Et pourtant, il existe, entre difficulté et simplicité, comme entre humilité et grandeur, des liens essentiels. C'est ce que dit le « finalement », bien que différemment dans chacune des deux phrases rapportées. L'humilité consiste à savoir tout ce qu'implique l'ambition, qui était constamment revendiquée, d'être à la hauteur de son objet. C'est un savoir, à proprement parler, des conditions. « Ce que nous faisons est finalement assez humble » s'adresse à ceux qui, par légèreté ou intérêt, les ignorent ou préfèrent les ignorer. « C'est finalement assez simple », dit de Celan ou d'Empédocle, signifie au contraire que, une fois à la bonne hauteur, la compréhension se fait lumière, comme Aristote disait du plaisir qu'il accompagne l'acte. Entre ces deux « finalement », celui qui se rapporte aux conditions, celui qui se rapporte à l'ambition, il existe nombre de médiations et nombre de tensions. C'est un rapport qui n'a finalement lui-même rien de simple, et exige une humilité certaine : car rien n'est plus difficile que de tenir les deux bouts. Tous ceux qui ont eu la chance de partager le travail de Jean Bollack en savent quelque chose. Mais accepter de travailler dans ce rapport, et donc de travailler ce rapport lui-même, est sans doute ce que chacun de ceux qui se sont sentis solidaires de sa démarche peut faire de mieux pour honorer sa mémoire, et le regard dont il déshabillait ses interlocuteurs, chaque fois que l'un des termes du contrat n'était pas rempli.

On lit en exergue de *Sens contre sens. Comment lit-on?* (2000) – un livre d'entretiens (avec Patrick Llored) qui définit les positions théoriques de Jean Bollack de la manière la plus nette et la plus accessible – une phrase de Stanley Cavell, extraite des *Voix de la raison*, qui semble en effet avoir été forgée pour lui : « Seul celui qui est passé maître en une science peut accepter un changement révolutionnaire comme une extension naturelle ; et lorsqu'il accepte ce changement ou le propose, c'est dans le but de rester en contact avec l'idée même de cette science, avec ses canons internes de compréhensibilité et de complétude. » De cette idée, il existait un raccourci populaire qui nous servait d'emblème, à nous qui travaillions, souvent quotidiennement, avec lui : « être plus cuistre que les cuistres. » L'au-delà visé, c'était le sens, qui ne s'atteint jamais sans les ressources de la cuisinerie, mais qu'elle est aussi toujours elle-même incapable d'atteindre – parce que le sens est la chose qu'il est.

Naturellement, la question est de savoir ce qu'il en est exactement de la *cosa mentale*, et de la distance qui en est comme la substance paradoxale. Un certain temps sera nécessaire pour évaluer de ce point de vue l'apport de Jean Bollack, tant pour ce qui est des interprétations particulières (s'agissant de la Grèce, d'Homère à Épicure, avec une dominante pour la pensée archaïque et les Tragiques) que de la théorie herméneutique qui les sous-tend. L'œuvre qu'il laisse est en effet non seulement abondante et

diverse (la bibliographie est en ligne : <http://www.jeanbollack.fr>), mais aussi difficile d'accès : l'exigence intellectuelle était grande, et son écriture, épurée de toute rhétorique, est une protestation permanente contre le lieu commun, visible ou moins visible, qui arrondit les contours et facilite la reconnaissance. Les enjeux et les conditions de ce qui fut un parcours demandent à être reconstruits : car Jean Bollack interprétait depuis un lieu qui, n'épousant pas l'auto-compréhension des disciplines philologiques et historiques traditionnelles, n'était pas d'emblée identifiable. Il entendait redéfinir la philologie, dont il connaissait en profondeur l'histoire et les ressources, mais aussi les démons : il s'est agi, pour lui, de donner un sens plus pur aux mots de cette tribu-là. Cette distance lui permit de toucher, sans qu'il y eût vulgarisation ou adaptation, un cercle de lecteurs non spécialistes, psychanalystes, gens du théâtre, poètes et artistes. Une des ressources de Jean Bollack était de pouvoir passer de la littérature grecque, son domaine de compétence académique, à la poésie moderne et contemporaine, à laquelle il s'est toujours intéressé, mais vers laquelle il s'est de plus en plus tourné au fil des années. Les champs et les problématiques s'entre-croisaient et s'unifiaient, fortifiés tant par les similarités que par les différences. Ses travaux sur Paul Celan, dont il fut l'ami, ont eu un impact majeur sur les études celaniennes, sans doute plus que ses travaux d'helléniste – telle sa monumentale édition commentée de l'*Œdipe-Roi* – sur les études anciennes, même si son édition d'Empédocle, monumentale elle aussi, a été saluée (notamment par Pierre Aubenque et par Walter Burkert), puis en partie digérée par la discipline. Il faudra, un jour, s'interroger sur le pourquoi de cette réception différenciée. Il faudra, aussi, confronter l'ambition aux acquis, les intuitions aux difficultés, voire aux impasses. Mais œuvre il y a. Pour y introduire, et particulièrement à l'idée, qui guidait Jean Bollack, d'une « herméneutique critique », le lecteur dispose d'un livre paru quelques mois avant sa mort, Denis Thouard : *Herméneutique critique. Bollack, Szondi, Celan*, aux Presses Universitaires du Septentrion. Le dernier livre de Jean Bollack, *Au Jour le jour*, dont il n'aura pas vu la publication (PUF, 2013), est un journal de bord intellectuel, son *Zibaldone* à lui, écrit au fil de ses dernières années. Il montre à qui l'on avait affaire.